

— christophe lejeune —

Du mode de définition de deux programmes de recherche en sociologie et en ethnométhodologie

Ce texte examine la façon dont un courant de recherche sociologique définit son programme, ses méthodes et son épistémologie¹. Les oppositions constitutives de toute définition étant polarisées, un programme de recherche comporte de nombreux éléments négatifs (au sens de négation). Ce dossier «science et pathologie» est l'occasion d'interroger ces oppositions ordonnées et les éléments négatifs d'un programme de recherche. La pathologie est différente selon qu'elle vise un mode de connaissance non scientifique ou un paradigme scientifique, ses implications sont différentes selon que la comparaison est envisagée sur le mode de l'hétérogénéité, de la continuité ou de la critique.

Le niveau d'analyse de cet article est concret : les considérations d'ordre général sur la science ou la sociologie seront évitées. Sa portée est limitée à l'étude de la définition de deux programmes de recherche qui ont marqué la sociologie : les *Studies in ethnomethodology* de Harold Garfinkel et *Le métier de sociologue* de Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon et Jean-Claude Passeron. Le choix de ces deux textes fut guidé par la place importante qu'ils occupent dans l'histoire de la sociologie et par leur contemporanéité (une année seulement sépare leur publication).

1. Définition d'un programme scientifique

Le répertoire méthodologique présenté dans cette première partie provient de la sociologie des sciences : il se constitue de la bibliographie, des traductions et des caractéristiques constitutives de la définition. Mobilisant ces outils, notre description des programmes de recherche scientifique se positionne dans la continuité des études de Latour (1995) et de Callon (1986, 1999). Nous assumons par conséquent l'héritage de notre méthode puisque ces sociologues ont étudié *Studies in ethnomethodology* et *Le métier de sociologue* et s'en sont explicitement distanciés ensuite. Ceci nous garantit l'impartialité de notre étude qui ne doit, par conséquent, pas plus à un texte qu'à l'autre.

Chaque discipline - et, en son sein, chaque paradig-

me - se donne des critères de scientificité et un programme par rapport auquel les productions sont jugées. La sociologie des sciences a éprouvé ce constat et s'est en conséquence dotée d'un principe de symétrie. Ce principe peut sembler étrange. Il consiste à considérer que science et nature sont construites dans les controverses scientifiques et que, par conséquent, le sociologue des sciences - qui est de son côté également soumis à une exigence scientifique - se doit d'expliquer le cours et le dénouement de ces controverses en recourant à d'autres ressources que la nature ou la société (précisément parce que ces entités résultent du débat étudié et qu'elles ne peuvent donc pas lui préexister). La nécessité de ce principe de symétrie s'est imposée aux sociologues des sciences face à l'épistémologie que les acteurs qu'ils étudient leur opposent. L'épistémologie est la connaissance que les scientifiques ont de leurs activités quotidiennes (qui constituent ce que l'on appelle la science). Avec l'introduction du principe de symétrie (entre nature et culture) dans leur mode d'explication, les sociologues assurent une «asymétrie» entre la connaissance de la science par les scientifiques (l'épistémologie) et la connaissance de la science par les sociologues (la sociologie des sciences); toute connaissance sociologique - si ce n'est la plus relativiste - requiert ce transport vers un lieu d'énonciation différent, bien que ce dernier puisse être accompli, comme nous le verrons, selon des modes opératoires différenciés (Callon, 1999 : 75).

Ce détour introductif par la sociologie des sciences nous apporte deux choses. Tout d'abord, il rappelle un des fondements de l'étude sociologique de la science (en attirant l'attention sur le fait que le principe de symétrie ne relève pas d'un relativisme destructeur mais bien d'une exigence de scientificité). Il nous donne ensuite un point d'entrée au sujet de cet article, le fait que la définition d'une discipline consiste à délimiter ce qui est valide et ce qui est *pathologique*.

¹ Nous avons bénéficié d'un mandat d'aspirant au Fonds National belge de la Recherche Scientifique (FNRS) qui nous a permis de mener cette enquête à bien. Nous tenons à remercier Pascal Balancier et René Doutrelepon pour leurs conseils avisés.

La définition d'un programme scientifique passe par l'énumération de ses principes constitutifs. Cette définition de ce qui est science présente évidemment un caractère normatif, puisqu'elle est utilisée comme critère, principe et règle de méthode par ceux qui produisent des résultats ainsi que par leurs pairs qui en sanctionnent la qualité. Autrement dit, chaque paradigme est fondé par des règles normatives, des critères et des lois. Chaque programme a son épistémologie². La définition d'un programme est exposée dans une publication scientifique comme, par exemple, *Les règles de la méthode sociologique* d'Emile Durkheim, ou les deux textes abordés dans cet article. Ce dépôt dans un livre ou une revue en autorise la communication, la diffusion et la citation par la communauté.

1.1. Bibliographie

S'insérant dans la logique des publications scientifiques, ces programmes contiennent une bibliographie et s'intègrent à leur tour dans les bibliographies d'autres textes ou, dit autrement, ils mentionnent des travaux antérieurs et sont eux-mêmes cités dans des travaux ultérieurs. La citation d'une publication témoigne de l'importance qu'on lui accorde. Bien plus, elle la réalise et l'accomplit du même coup : mentionner une référence scientifique c'est non seulement donner de la solidité à l'exposé que l'on propose en s'appuyant sur celui que l'on cite, mais c'est également solidifier la source citée en manifestant le crédit qu'on lui accorde. La bibliographie d'un programme de recherche fournit une indication précieuse sur le paradigme dans lequel il s'insère, sur celui dont il s'inspire ou s'émancipe ou encore sur celui qu'il estime digne d'être pris en considération. Les absents se remarquent dès lors autant que les présents.

La façon dont ce programme est cité et transposé en enquêtes et en recherches effectives, le réalise et l'accomplit mais aussi le modifie et le traduit. L'appropriation par les chercheurs modifie parfois le sens initial de certaines règles de méthodes. Prenons comme exemple le principe de symétrie de la sociologie des sciences. A la formulation du programme de recherche initial, ce principe n'a pas le sens qui est rappelé ci-dessus. Lorsque David Bloor mentionne son programme fort en 1976, le principe de symétrie consiste à suivre le développement des

controverses en traitant les différents protagonistes de la même façon, qu'il s'agisse des scientifiques qui s'avèreront avoir raison, ou de ceux qui s'avèreront avoir tort. La sociologie de la connaissance scientifique devrait alors «être symétrique dans son mode d'explication. Les mêmes types de causes doivent expliquer les croyances 'vraies' et les croyances 'fausses' (Bloor, 1982 : 8). Les sociologues des sciences se sont appropriés ce principe,» établissant la symétrie de traitement des points de vue étudiés (indépendamment du fait qu'ils s'avèrent vrais ou faux au sortir de la controverse analysée) pour l'élargir à la teneur naturelle ou sociale des argumentations soutenues par les acteurs étudiés. Ce phénomène d'appropriation, nous l'appelons traduction, à la suite de Callon (1986).

La traduction consiste à «faire passer» (d'une langue source à une langue cible dans le cas de la version). Ce passage d'un registre à un autre est un déplacement, avec les transformations qu'il implique, y compris les possibilités de trahison. La sociologie des sciences étudie les problèmes de traduction notamment via les citations dans les publications scientifiques, leur dynamique, leur fidélité, leurs transformations volontaires ou involontaires, dues à une incompréhension ou une volonté réformatrice. Les textes programmatiques sont à cet égard des publications comme les autres. Aborder la proposition de nouvelles règles de méthodes par le biais de la traduction nous offre à voir le mode de formulation d'un programme dans le champ sociologique et les rapports qu'il entretient avec les paradigmes existants. Outre cette articulation avec le champ, les programmes de recherche définissent positivement et négativement les règles et principes de méthodes qui les constituent. Le point suivant montre l'importance de cette définition, à la fois positive et négative.

1.2. Exemples et contre-exemples

Les textes fondateurs se veulent didactiques puisqu'ils édifient un programme et en décrivent les règles constitutives. Ce type d'exposé passe par des explications, des exemples et des contre-exemples.

² La perspective adoptée dans cet article insère la définition du programme scientifique dans une relecture de la notion de Lakatos tenant compte des activités sociales des scientifiques, sans être strictement kuhnienne (Berthelot, 2001 : 470).

Les contre-exemples font intégralement partie de l'exposé. Il est en effet difficile de donner une définition sans aucun point d'appui. La portée novatrice du programme proposé est démontrée, accomplie par son acte fondateur d'explicitation de ses règles constitutives. Une part des ressources bibliographiques est utilisée de manière négative, comme repoussoirs, comme exemple à ne pas suivre ou comme ce qu'il ne faut pas faire. La définition du programme passe par la description d'une légende négative. Si la légende d'une carte indique comment il faut la lire, la légende négative (indissociable et complémentaire) d'un programme scientifique indique comment il ne faut pas lire ce dernier. Ces pratiques sont décrites par le programme comme une mauvaise manière de faire science. Ce repoussoir, cette légende négative, cette négation, est la *pathologie* d'une science. Par pathologie d'une science, il ne faut pas entendre les défauts ou les erreurs de cette science mais les contre-exemples qu'elle se donne. La pathologie est constitutive de la définition d'une science, elle entre dans sa composition et en fait partie.

Notre analyse emploie ce terme dans une perspective neutre et descriptive. Pour les auteurs que nous étudions, la perspective est moins tranchée : si leur visée programmatique les inscrit inévitablement dans une perspective normative (puisque'elle pose la manière de faire), leur recours à la pathologie n'est néanmoins pas nécessairement critique : la négation peut être délimitative sans être appréciative. La différence des deux cas analysés illustre cette contingence du rapport de normativité entre définition et pathologie.

Le cas de la citation occupe une position ambivalente. D'une part, la citation présente un aspect mutuellement consolidant, comme exposé au point précédent. D'autre part cependant, lorsque l'exposé fondateur cite une source comme contre-exemple, il manifeste à la fois l'importance du texte cité et son désaccord avec une part au moins du contenu dudit texte.

1.3. Altérité non nécessairement binaire

L'opposition entre la règle normale et la pathologie n'est pas nécessairement bijective. Nous entendons par là que la façon dont les ennemis ou les contre-exemples sont présentés ne doit pas masquer leur raison d'être. Souvent en effet, l'auteur mobilise - de

manière manifeste ou latente d'ailleurs - une opposition contenue dans un couple épistémologique du type des bien connus subjectif/objectif, croyance/science, profane/expert, abstrait/concret ou théorique/empirique (Bourdieu, Passeron, Chamboredon, 1983 : 13). Ces oppositions binaires sont apposées à la relation contre-exemple/exemple car elles sont facilement reconnaissables, l'auteur peut ainsi poser rapidement les termes du débat. L'aspect polémique de ce genre de citations ne manque pas de frapper le lecteur. Mais l'enjeu n'est pas là : ce qui compte dans ce jeu de distances, c'est la dimension que l'on fait apparaître grâce à ces deux pôles, nécessairement complices (idem : 93). Un de ces pôles est chaque fois privilégié de sorte que le lecteur puisse croiser les dimensions et situer le programme de recherche dans l'ensemble du champ sociologique dans lequel il se situe. Il est donc important d'appréhender les citations critiques comme définition négative du programme et comme effort de positionnement du texte dans l'ensemble du champ scientifique.

Les outils d'une analyse empirique de la définition d'un programme de recherche scientifique ont été présentés dans cette première partie : la bibliographie d'un tel texte, les traductions qu'il opère et la pathologie qu'il se donne permettent de dépasser la distinction classique entre contexte et contenu en évitant le réductionnisme des explications externalistes. Nous montrons concrètement dans la suite de cet article en quoi ces outils offrent à l'analyse sociologique les moyens d'appréhender la définition des programmes scientifiques à travers le texte de leur publication.

2. Les Studies in ethnomethodology

Le premier programme de recherche que nous examinons dans cet article provient des *Studies in ethnomethodology* d'Harold Garfinkel (1967).

L'ethnométhodologie fut largement méconnue dans la sociologie francophone jusqu'aux travaux de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales qui mirent en œuvre une véritable stratégie de diffusion (Quéré, 1985 : 3).

Les *Studies in ethnomethodology* occupent une position particulière dans la discipline sociologique. En effet, dès sa fondation, l'ethnométhodologie se positionne par rapport à la sociologie dans son

ensemble. L'étude de son programme intéresse donc doublement le sociologue. Elle nous offre en effet une présentation de sa pathologie, la sociologie (premier point), et du rapport pathologique que la sociologie entretiendrait avec son objet, les phénomènes sociaux (second point).

2.1. La sociologie comme pathologie de l'ethnométhodologie

Comme annoncé dans la première partie, l'étude de la bibliographie des *Studies in ethnomethodology*, de ses contre-exemples et de ses traductions offre un exposé de sa définition. Cette dernière comporte des éléments positifs (ce qu'elle est) et des éléments négatifs (ce qu'elle n'est pas). Comme on l'a dit, désigner ces derniers éléments par le terme pathologie ne signifie pas que le registre de leur citation soit critique.

Les *Studies in ethnomethodology* qualifient de pathologique la façon de faire science en sociologie (Garfinkel et Sacks, 1972 : 340). Le programme identifie des études proprement ethnométhodologiques qui abordent des problèmes que la sociologie n'aborde pas. L'altérité présentée avec la sociologie n'est pas critique. Au mieux, les deux sciences sont complémentaires. Cette première conception décrit la sociologie comme étant le contre-exemple des *Studies in ethnomethodology*, elle en est la pathologie tant au niveau du choix des problèmes que de la façon dont elle les aborde. Cette présentation est argumentée afin de montrer la spécificité des deux programmes et surtout de démontrer ce que le programme proposé permet d'accomplir qui n'est pas accompli par le premier. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre la complémentarité. L'étude de la bibliographie, des contre-exemples, des citations et des traductions permet d'interroger cette altérité.

De nombreuses recherches ethnométhodologiques débutent par un examen des travaux du fondateur de la sociologie, Emile Durkheim, particulièrement ses règles de méthode et son étude bien connue des statistiques sur le suicide. Dans les *Studies in ethnomethodology*, c'est son premier principe de méthode qui est étudié.

«La première règle et la plus fondamentale est de considérer les faits sociaux comme des choses»

(Durkheim, 1988 : 108).

Garfinkel constate que cette description est exacte si l'on considère qu'il s'agit d'une description de la façon dont les acteurs accomplissent leurs activités quotidiennes : les acteurs considèrent les faits sociaux comme des choses, c'est une attitude naturelle³.

Sociologiquement, cette lecture n'est pas orthodoxe. On a donc affaire à une phrase qui peut être lue de plusieurs façons (Garfinkel et Sacks, 1972 : 339). La lecture de Garfinkel est en fait inédite, et il assume la nouveauté de cette traduction. Son programme de recherche convertit la règle de méthode en objet d'étude. «La réalité objective des faits sociaux est le phénomène fondamental de la sociologie» (Garfinkel, 1967 : vii ; 1991 : 70 ; Quéré, 1985 : 1). La consigne qui garantit à la sociologie sa scientificité est en fait mise en œuvre par les acteurs dans leurs pratiques ordinaires : la réalité objective des faits sociaux est un accomplissement pratique. Le glissement qui s'opère va du normatif au descriptif⁴.

Plusieurs démonstrations du fait que la méthode scientifique de la sociologie ne procède d'aucune compétence radicalement différente de celle du sens commun ont amené Garfinkel à opérer cette traduction du programme sociologique. La traduction du premier principe de Durkheim vient de cette opération.

«L'ethnométhodologie respécifie à sa manière les formats analytiques de l'analyse formelle [la sociologie], à travers des recherches particulières consacrées aux pratiques dont celle-ci dépend, mais auxquelles elle n'accorde aucun intérêt»

(Garfinkel, 2001 : 55).

La respécification de la sociologie que le programme met en avant est une pratique fédératrice de la discipline qui consiste à transformer les problèmes de méthode en phénomènes à investiguer (Francis et Hart, 1997 : 124). La façon dont le sociologue envisage un problème et la méthode mise en œuvre pour le résoudre deviennent, pour l'ethnométhodologue, un accomplissement pratique objet de description et d'analyse (Benson et Hughes, 1983 : 115 cités par Coulon, 1987 : 34).

³ La bibliographie de Garfinkel contient plusieurs références de ce type à Schutz (1987 : 104).

⁴ Nous observerons un mouvement inverse dans l'analyse du texte *Le métier de sociologue*.

Citée avec respect pour sa finesse, l'œuvre de Parsons n'échappe pas à cette respecification, non seulement parce qu'elle prolonge le principe durkheimien (Garfinkel, 1991 : 70), mais également parce que l'attribution motivationnelle y appartient à la compétence du sociologue. Garfinkel démontre, grâce à quelques expériences de perturbation (breaching) du sens commun en vue d'en expliciter les procédures, que les acteurs maîtrisent cette compétence avec *maestria* (Garfinkel, 1963 : 197). Cette traduction est homologue à la précédente ; elle conduit Garfinkel à considérer les acteurs comme des sociologues pratiques⁵. Les éléments positifs de la définition de la scientificité dans les *Studies in ethnomethodology* se basent donc sur un travail différent de celui de la rupture : la description fine des activités ordinaires des acteurs étudiés dans tous leurs détails et leurs caractéristiques. La première traduction (des principes en phénomènes) en a pour corollaire une seconde. Les opérations que posent les sociologues dans leur activité scientifique sont également accomplies par les acteurs dans leurs activités ordinaires de tous les jours. Cette traduction est seconde pour faciliter notre exposé : en terme d'opération, elle est simultanée à la première puisqu'elle consiste en la fonction inverse à la première. Par la réciprocité de la relation d'équivalence, la première traduction «les acteurs *sont* des sociologues profanes dont les activités sont observables et descriptibles débouche sur une seconde «les sociologues professionnels *sont* des acteurs dont les activités sont observables et descriptibles». Le lecteur comprend que l'ethnométhodologie a participé à l'émergence des recherches d'anthropologie des sciences que nous mentionnons en introduction.

2.2. L'indexicalité comme pathologie de la sociologie

Le second apport du programme des *Studies in ethnomethodology* se situe à un autre niveau, qui nous fournit précisément une description du programme de recherche de la sociologie. La façon dont elle traite les phénomènes sociaux et celle dont elle définit sa méthode sont plus particulièrement décortiquées. La position de l'ethnométhodologie est différente face à ces deux aspects constitutifs de la sociologie. Le premier est dépeint comme repoussoir et permet de définir la spécificité des deux démarches alors

que la seconde est dépeinte dans des termes plus radicaux. Outre le fait qu'elles contribuent à définir la sociologie comme pathologie des *Studies in ethnomethodology*, ces descriptions sont intéressantes au sens où elles rendent compte d'une description de la sociologie par elle-même ; les *Studies in ethnomethodology* nous offrent donc dans un même temps le tableau des pathologies que la sociologie se donne.

Les objets des sciences sociales sont des phénomènes sociaux. Ces derniers sont inévitablement indexicaux, ce qui signifie qu'ils sont produits en situation et que leur sens ne peut s'affranchir de leur contexte. La sociologie tente de remédier à cette indexicalité par une série de méthodes bien connues des praticiens. L'enquête statistique nous en offre un premier exemple, le chercheur standardise au mieux le dispositif de recueil de données, le lieu de passation, le questionnaire. Entre autres précautions, il s'assure par introspection, expérience et groupes tests de répondants, que les questions et les modalités de réponses sont claires, univoques, non ambiguës. Les méthodes d'entretien procurent un second exemple : le chercheur provoque une situation volontairement artefactuelle, et invite son informateur à lui parler d'un sujet prédéterminé. Le dispositif occasionné est également normé, entre autres par l'usage des relances, pour cadrer le sujet de discussion. Parmi les relances possibles, tout sociologue connaît les vertus de l'invitation «dites-m'en plus sur X» ou de la question «qu'entendez-vous par là ?». Ce type de question fait partie du dispositif normal d'un entretien sociologique ; elle amène l'informateur à expliciter sa pensée, à lever les ambiguïtés, à préciser son discours, sans que le sociologue propose une alternative ou une paraphrase qui lui serait propre. La maîtrise du recueil de données et l'influence minimale de l'informateur règle ce genre de dispositif. L'analyse des données et du traitement des résultats constitue un troisième exemple du travail d'éclaircissement. Ce dernier se poursuit lors de l'exploitation des données car toute enquête recèle d'annotations dans la marge ou de boîtes noires non élucidées lors de leur recueil. L'infini travail du socio-

⁵ Cette position est radicalement antinomique à celle de la rupture épistémologique que nous considérerons dans la troisième partie de cette étude.

logue consiste à remédier à l'indexicalité. Cette dernière est caractéristique de l'activité humaine et matérialise la pathologie de la sociologie.

Les *Studies in ethnomethodology* prennent acte de l'indexicalité comme caractéristique inévitable et irrémédiable des phénomènes sociaux, elles s'intéressent aux procédures d'élaboration, de traitement, d'échange de ces phénomènes. L'indexicalité ne se limite pas aux actes de langage, elle recouvre toutes les activités humaines. En outre, le rapport entre le contexte et l'activité n'est pas un simple lien d'influence, de dépendance, ou de déterminisme ; il n'est pas simple ni unidirectionnel : l'activité est constituée par le contexte en même temps qu'elle le constitue. En outre, l'indexicalité est nécessaire et nécessairement processuelle. Il n'y a donc pas circularité, puisque situation et activité s'accomplissent de concert, se réalisent en se modifiant mutuellement et ne cessent donc de se modifier. L'accomplissement de l'activité définit, constitue, affecte, modifie, fait évoluer et changer la situation, qui lui renvoie la pareille.

L'étude des indexicalités amène Garfinkel à tenter quelques expériences sur les activités de réparation des sociologues. La première a éprouvé l'impossibilité logique de la description sociologique à remédier à toutes les indexicalités. Ce travail mené avec ses étudiants sur la base de scènes de la vie familiale prouve qu'il faut à un moment ou un autre *décider* d'arrêter la récursivité à l'infini de l'explicitation, car celle-ci est inévitable et par conséquent irrémédiable. La seconde consiste simplement à déterritorialiser (c'est-à-dire déplacer d'un domaine d'application à un autre) les règles de maîtrise du dispositif de recherche dans des situations ordinaires de la vie de tous les jours. Comme on peut s'en douter, les relances et la question «qu'entendez-vous par là ?» créent des ruptures dans l'ordre du déroulement des situations ordinaires. Les interlocuteurs de Garfinkel en viennent à s'interroger sur sa santé mentale, à lui attribuer des intentions douteuses (ce qui nous renvoie à la sociologie parsonnienne que nous avons évoquée plus haut), à lui renvoyer la question ou à se fâcher. La conclusion est claire : les ethnométhodes des sociologues sont inappropriées pour s'orienter dans le monde social. Les procédures indexicales du sens commun y sont plus efficaces.

Ces expériences démontrent que les ethnométhodes des sociologues sont pratiquées par tous les

membres d'une société. La compétence est partagée par tous ces acteurs. Les modes de connaissance sont néanmoins différents, ils ont leur spécificité et leur efficacité propre. Ce que démontre Garfinkel, c'est que la visée de la connaissance scientifique en fait une méthode bien piètre pour l'activité non scientifique dont la visée est pratique. Si le programme des *Studies in ethnomethodology* ne connaît pas de coupure épistémologique, il ne conduit pas pour autant au relativisme de l'incommensurabilité des modes de connaissance.

3. Le métier de sociologue

Le métier de sociologue offre un exemple riche, économique mais difficile. Riche, non seulement à cause de la finesse, la densité et l'intelligence du texte mais également du nombre et de la diversité de ses commentateurs et applications. Économique car la position de ce texte nous garantit que le lecteur en connaît l'esprit, ce qui nous permet d'entrer assez rapidement dans les aspects propres à notre étude. La visée programmatique - donc normative - du texte est manifeste (ce qui n'est pas gênant). Nombreuses et longues, les citations sont regroupées dans une seconde partie qui constitue donc un recueil de textes de grands maîtres en sociologie ; elles y jouent donc un rôle d'illustration des éléments positifs du programme. Procédant de la sorte, les auteurs s'inscrivent bien dans une lignée, et une lignée sociologique. Parmi cette bibliographie, on trouve Gaston Bachelard, un épistémologue d'inspiration psychanalytique aux réflexions fines et pointues. Le texte *Le métier de sociologue* est parsemé de citations de ses écrits, qui ont visiblement stimulé les auteurs. Nous verrons plus loin comment cette influence est décisive pour le programme sociologique qui s'édicte dans le texte.

Le travail rigoureux de construction de bases solides pour la discipline sociologique doit incontestablement au travail des auteurs. Les règles de méthode proposées dans *Le métier de sociologue* ont encadré et encadrent toujours de nombreuses recherches sociologiques, tant quantitatives (statistiques) que qualitatives (monographie, entretiens).

Dans les points suivants, nous tirons parti de la bibliographie décrite ci-dessus afin de tenter de cerner la genèse de l'argument sociologique.

3.1. Ce que dit le principe

La première règle de méthode du programme de recherche, reprise dans de nombreux manuels de sciences sociales (Accardo, 1991 ; Quivy et Vancampenhout, 1988) en détermine positivement la définition.

«*Le fait est conquis contre l'illusion du savoir immédiat*» (Bourdieu, Passeron et Chamboredon, 1983 : 27).

Cette définition au sens territorial fort du terme nous fournit à la fois la démarche constitutive de cette sociologie (la rupture) et sa pathologie (*contre* l'illusion). Le mode de connaissance scientifique est envisagé comme purifié du sens commun. Cette image de la purification de la sociologie, de l'élimination d'une souillure incarnée par l'illusion, les préjugés, les prénotions ou la tradition parcourt *Le métier de sociologue* qui déploie le registre de la «purification» et son complémentaire, le répertoire critique de l'impur («confusion», «contamination») (*idem*, 1983 : 39, 30 et 40). Par ailleurs, les auteurs précisent que ces maux peuvent provenir tant du sens commun des acteurs que de celui du sociologue (*idem* : 44).

Lorsque, dans un glissement du descriptif au normatif⁶, Bachelard puis Bourdieu nous exhortent à supprimer le sens commun, ils s'adressent aux scientifiques, qu'ils soient physiciens ou sociologues. Le message concerne le risque qu'encourt le savant par sa double qualité, tantôt acteur, tantôt chercheur ; il s'agit d'une mise en garde, d'une exhortation à la vigilance. Le danger n'est pas dans le vulgaire de l'objet de science - dans le cas de la sociologie, l'ennemi n'est pas l'acteur étudié - mais la connaissance non scientifique, les *a priori* et les préjugés *du chercheur lui-même*. Tel est bien le fondement du principe de rupture.

3.2. Ce que l'on tire du principe

Avec les années, de nombreuses études empiriques ont buté sur un paradoxe : la ressource principale de la recherche est le sens commun ; le principe premier de la vigilance épistémologique conseille la rupture de la discipline avec son propre objet. Cette tension est particulièrement visible lorsque sociologue et acteur étudié se rencontrent après la publication de premiers résultats et que l'acteur conteste ceux-ci. Le sociologue justifie sa position de sur-

plomb par la généralité de la vue dont il dispose sur le phénomène grâce au nombre de ses observations. Sa discipline lui permet de rompre avec les illusions dans lesquelles baigne précisément son interlocuteur ; cette contestation par l'acteur est normale, elle est la preuve de la qualité du travail scientifique, puisqu'il rend observable le décalage entre les deux connaissances que la coupure épistémologique a permis de conquérir. Nous appelons ce type de réponse un **argument sociologique**.

Les chercheurs qui expérimentent cette position s'accordent sur son inconfort. Aucun sociologue ne l'adopte sans un doute, précisément parce qu'il a appris à se méfier des certitudes. C'est ce doute qui nous amène à préciser la pathologie de la sociologie et le problème qu'elle recèle. Certains praticiens de l'argument sociologique - lecteurs du *métier de sociologue* - y ont finalement vu une distribution simpliste de la compétence, réservée au seul côté savant de la coupure. Si l'on pousse l'argument sociologique dans ses retranchements, on arrive à la proposition absurde et anti-sociologique selon laquelle le sociologue doit détruire son objet.

Comme annoncé en introduction, l'étude de travail de traduction que les auteurs ont opéré à partir de leur bibliographie va nous aider à comprendre la construction de leur programme et la genèse du problème.

3.3. Genèse et devenir du principe

Comme le répètent les auteurs dans *Le métier de sociologue* (*idem* : 27), la coupure épistémologique vient de Bachelard. Les écrits de ce dernier traitent majoritairement de physiciens ou de chimistes.

«*On ne peut rien baser sur l'opinion : il faut d'abord la détruire*» (Bachelard, 1947 : 14).

Cette proposition concerne le chercheur. Rien ne peut laisser imaginer que ce principe porte sur l'objet étudié, et qu'il suggère qu'il faille *combattre les opinions* d'une molécule, d'un atome ou d'une comète. Chez Bachelard, un tel argument serait absurde. C'est de l'opinion de l'acteur qui vise la connaissance scientifique d'un tel objet qu'il est question. La pathologie vient de l'opinion du chercheur, elle fait partie de sa culture et il se doit de la combattre.

⁶ Le lecteur notera que ce mouvement est inverse à celui souligné dans l'analyse de *Studies in ethnomethodology*.

Chez Bachelard, le chercheur est donc envisagé comme doté d'une culture, il est socialisé. Univoque, sa proposition vise la méfiance par rapport à cette culture.

Déplacée en sociologie, la lecture de cette phrase devient plus ardue. Le sociologue et l'acteur sont membres d'une même société, ils partagent une même culture ; ils ont des préjugés, des opinions, des prénotions. Appliquée aux sciences sociales, la proposition de Bachelard peut concerner le chercheur ou l'acteur, le sujet ou l'objet de science. Contrairement aux comètes, les acteurs expriment une opinion, un métalangage sur ce qu'ils font, pensent, disent. Ceci ne signifie pas que les objets des sociologues résistent plus ou moins que ceux des physiciens, pas plus que cela ne signifie qu'ils soient plus moins construits, fiables ou subjectifs. Ceci signifie simplement que la déterritorialisation du principe est une traduction. Comme tout changement de contexte, ce déplacement affecte le contenu ou la signification du concept, qui ne peut être envisagé comme un simple décalque équivalent. Cette première traduction transforme la lecture du principe. En sociologie, sujet et objet de la recherche sont dotés d'une culture ; en visant ce mode de connaissance, le principe porte sur une caractéristique partagée par le chercheur et l'acteur. Cet aspect est souligné, dans *Le métier de sociologue*, par les auteurs (Bourdieu, Passeron, Chamboredon, 1983 : 44). La première traduction montre que la migration des sciences de la nature à celles de la société s'accompagne d'une modification du sens de la règle de méthode.

La seconde traduction poursuit le mouvement amorcé par la première. Elle prend la forme suivante : si le sens commun est le piège menaçant de tous les instants et que les acteurs - qui constituent l'objet de la recherche sociologique - en sont les ambassadeurs, alors les acteurs ne peuvent que baigner dans l'illusion. Cette radicalisation de la rupture épistémologique procède donc d'une réification de l'attribution des modes de connaissance aux acteurs et aux sociologues. Cette traduction se base sur la hiérarchisation de la différence entre la connaissance scientifique et le sens commun présente dans *Le métier de sociologue*, la connaissance scientifique y atteignant «des relations d'un ordre *supérieurs*» (*idem*, 1968 : 36, nous soulignons). Nous défendons néanmoins que,

même si leurs conditions de possibilité sont réunies dans *Le métier de sociologue*, la réification et l'argument sociologique lui sont extérieurs.

La seconde traduction part du caractère ordonné des connaissances pour privilégier les interprétations du sociologue, quoi que l'acteur en dise. L'avis de ce dernier est disqualifié. Ce glissement vers l'argument sociologique rend paradoxale la tension qui existe entre les deux savoirs. La consigne de méthode y vise une attitude à adopter envers les acteurs et non une vigilance envers soi. Dans cette nouvelle lecture, la pathologie est incarnée par les acteurs. Après deux traductions successives, le principe de Bachelard produit (bizarrement) des chercheurs sans culture : cette nouvelle voie redistribue les cartes du savoir : les bons points aux sociologues (la vigilance) et les mauvais aux acteurs (le danger des prénotions). La seconde traduction conduit donc à l'argument sociologique et, à terme, risquons l'expression, à l'aporie anti-sociologique.

3.4. Une compréhension non critique

La filature des traductions opérées de Bachelard, au programme du *métier de sociologue*, nous aide à comprendre d'où vient l'ambiguïté du principe de la rupture épistémologique et le glissement de sens qui peut s'ensuivre. Cette étude sert la recherche de différentes manières.

(1) Tout d'abord, précisons qu'il ne s'agit pas de critiquer ce travail de traduction et de fondation. Les contraintes des auteurs les écartèlent. D'un premier côté, comme ils l'enseignent eux-mêmes, la rigueur conseille de se méfier du trafic de concepts, «transposition illégitime, parce qu'incontrôlée» (*idem*, 1968 : 76). D'un autre côté, on comprend qu'ils nous proposent «d'appliquer, *mutatis mutandis*, les analyses classiques de la philosophie des sciences à cette science comme les autres qu'est ou que voudrait être la sociologie» (*idem*, 1968 : 116). Revendiquer une différence de traitement pour la sociologie disqualifierait la discipline. Accorder à la sociologie un statut différent des autres sciences, ne serait-ce pas là admettre qu'elle n'en est pas une ?

(2) Cette étude n'est pas non plus une critique ou une invalidation de l'épistémologie de Bachelard. Au contraire, la philosophie du non permet de comprendre elle-même nos remarques. Si, en effet, ce

travail stimule chez le lecteur une continuation de la réflexion épistémologique du *métier de sociologue* cette évolution s'inscrit dans la pensée de Bachelard puisqu'elle «double systématiquement toute ontologie par une dynamologie» (Bachelard, 1971 : 15). Chez Bachelard, la raison progresse en effet par rectification. Les sociologues bachelardiens ne verront donc pas d'inconvénient à ce que leur méthode soit rectifiée, à ce que le concept de rupture soit «tordu» en même temps qu'il est «déterritorialisé». Ce court texte n'a pas l'ambition de proposer ici ces aménagements : il n'est pas question ici de définir un nouveau programme de recherche mais bien d'étudier comment les sociologues s'y prennent lorsqu'ils le font. Néanmoins ces remarques poursuivent la vigilance épistémologique et le programme initial de rigueur des sciences sociales.

(3) Cet exposé permet de comprendre la cohérence du programme sociologique intégrant rupture épistémologique et sociologie critique de l'illusionnisme social. Les recherches postérieures au programme du *métier de sociologue* intègrent, avec le principe de coupure, une logique de l'illusion pour la description des acteurs et une posture critique pour le sociologue. L'importation des obstacles épistémologiques de Bachelard a drainé, avec son principe de coupure, les éléments conceptuels de l'inconscient psychanalytique dont l'équivalent sociologique est l'illusion, bien que l'inconscient et l'illusion ne soient évidemment pas les mêmes concepts⁷. L'étude des traductions permet de comprendre si ce n'est la filiation du moins l'homologie de positions et de relations qu'ils entretiennent avec les autres éléments de leurs disciplines respectives. L'illusion des acteurs laisse libre cours à l'exercice de la critique sociale par le sociologue, s'improvisant par là, un rôle politique engagé, incompatible avec la neutralité scientifique (Weber, 1963 : 102). Coupure, illusion et critique composent un cadre cohérent et solide propice à l'utilisation de l'argument sociologique. En outre, dans le cas décrit ici, la continuité entre les concepts est manifestée par les traductions des auteurs⁸, ce qui place cette étude du côté de la description de l'activité sociologique plutôt que de la réflexion épistémologique.

Conclusion

Conformément à la rigueur et la vigilance épistémologique qu'exige ce genre d'exercice, la visée de cette étude de sociologie des sciences a consisté à envisager avec neutralité la différence de portée normative que la notion de pathologie apporte à un programme de recherche. Comme nous le précisons en introduction, l'analyse neutre du phénomène normatif - comme la définition - est possible. Mais cette normativité n'apparaît qu'à travers l'analyse. Ainsi la symétrie de traitement nous permet-elle d'enregistrer les différences de ces programmes, comme par exemple leur rapport différent au sens commun et à la sociologie professionnelle. Les *Studies in ethnomethodology* et *Le métier de sociologue* décrivent tous deux les emprunts au sens commun par la sociologie professionnelle. Le point de vue des *Studies in ethnomethodology* est radical : les emprunts de la langue de sens commun par la discipline sociologique sont constatés (Rose, 1954) mais ils sont envisagés comme nécessaires et irrémédiables (Garfinkel et Sacks, 1972). Ces caractéristiques incitent l'ethnométhodologie à faire preuve d'ambitions explicatives moindres tout en évitant de brûler les étapes (Watson 1994). *Le métier de sociologue* voit ces emprunts comme une souillure qu'il faut éviter et qui est évitable par l'usage des principes de méthodes scientifiques et de la vigilance épistémologique. Malgré l'aveu que ce but soit à terme inatteignable et que l'entreprise soit par conséquent asymptotique, le préalable à toute recherche sociologique reste l'objectivation du langage, qui passe selon *Le métier de sociologue* par l'affranchissement des emprunts au sens commun de ce dernier.

Le rapport à la sociologie offre lui aussi un rapport différencié à la normativité : là où les directives dans *Le métier de sociologue* procèdent d'une épistémologie normative de la sociologie, les *Studies in ethnomethodology* se proposent d'étudier l'activité ordinaire des sociologues (tant profanes - les acteurs - que professionnels - les chercheurs) et refuse par

⁷ Ce rapprochement conceptuel entre sociologie et psychanalyse n'est pas neuf comme le souligne Boltanski (1990 : 166-169) à travers la cohérence des descriptions de l'intériorisation chez Durkheim et chez Freud.

⁸ Ce qui n'est pas le cas de Durkheim et Freud.

conséquent la radicalité de la rupture épistémologique. Les *Studies in ethnomethodology* se veulent descriptives dans leur description de la sociologie, ce qui est consistant avec le constat de l'irrémediabilité de l'indexicalité de toute description. Il participe également à la mauvaise presse de l'ethnométhodologie parmi les sociologues professionnels puisque, selon leur conception critique, les *Studies in ethnomethodology* ne peuvent être comprises que comme une relativisation de leurs résultats.

Le lecteur pourrait objecter à notre argument une apparente inconsistance entre notre introduction et l'analyse des deux programmes, soulignant que le premier serait présenté de manière nuancée alors que le second le serait d'une manière plus systématique. Nous pensons au contraire que cette différence de présentation pousse jusqu'au bout notre principe de méthode initial (consistant à traiter les textes comme actant des relations sociales d'une communauté scientifique). Le refus de juger fait partie du premier programme comme la rigidité de la structure appartient au second ; ces caractéristiques sont d'ailleurs mobilisées tant par les partisans comme différenciation positive de leur programme que par leurs détracteurs pour en critiquer respectivement la naïveté (*Studies in ethnomethodology*) et le soupçon (*Le métier de sociologue*).

La question de savoir si l'une ou l'autre stratégie est meilleure est indécidable scientifiquement : toutes deux génèrent des incompréhensions chez le lecteur (on l'a vu dans l'incompréhension des *Studies in ethnomethodology* par les sociologues professionnels et dans la seconde traduction de l'ouvrage *Le métier de sociologue*). Mais la différence de diffusion du premier et du second texte, dans la sociologie française rend la saillance de l'incompréhension du second plus palpable (puisqu'elle s'est concrétisée en études identifiables, contrairement à celle du premier programme). Cette différence de devenir des programmes en explique également le développement différencié de notre exposé.

La différence de traitement du sens commun et de la sociologie professionnelle par les *Studies in ethnomethodology* et *Le métier de sociologue* nous amène à conclure sur l'approche de la normativité dans la définition d'un programme de recherche. Du point de vue de la définition, les deux textes sont également normatifs, mais le rapport à la pathologie (consubstantielle à toute définition) diffère : dans les deux cas, sa validité est mise en cause mais, comme nous l'avons vu, la radicalité de cette mise en cause est très différente.

Le problème de la pathologie est riche d'enseignement pour notre pratique quotidienne de la sociologie professionnelle. La difficulté de sa définition (première partie), celles des rapports entre sociologie et ethnométhodologie (deuxième partie), et enfin, celle des rapports entre science et sens commun d'une part, et sociologue et acteur d'autre part (troisième partie) rendent compte d'un rapport problématique de la connaissance à sa désignation. L'attribution, l'origine, la propriété ou le nom d'une connaissance ne doivent pas influencer l'étude sociologique de sa production et de son usage (Sharrock, 1974 : 50) ; à moins d'être eux-mêmes objet d'investigation.

Christophe Lejeune
Christophe.Lejeune@ulg.ac.be

Références

- Accardo A. (1991), *Initiation à la sociologie. L'illusionnisme social. Une lecture de Bourdieu*, Bordeaux, Le Mascaret [1983].
- Aron R. (1967), *Les étapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard.
- Bachelard G. (1947), *La formation de l'esprit scientifique : contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, Vrin.
- Bachelard G. (1971), *Epistémologie. Textes choisis par Dominique Lecourt*, Paris, PUF.
- Berthelot J.-M. (2001), «Programmes, paradigmes, disciplines : pluralité et unité des sciences sociales», in Berthelot J.-M. (2001), *Epistémologie des sciences sociales*, Paris, PUF.
- Bloor D. (1982), *Sociologie de la logique ou les limites de l'épistémologie*, Paris, Pandora.
- Boltanski L. (1990), *L'Amour et la Justice comme Compétences. Trois Essais de sociologie de l'action*, Paris, Métailié.
- Bourdieu P., Passeron J.-C. et Chamboredon J.-C. (1968), *Le métier de sociologue*, Paris, Mouton-Bordas.
- Bourdieu P., Passeron J.-C. et Chamboredon J.-C. (1983), *Le métier de sociologue* (quatrième édition), Paris, Mouton-Bordas [1968].
- Callon M. (1986), «Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc», *L'Année sociologique*, n°36, 169-208.
- Callon M. (1999), «Ni intellectuel engagé, ni intellectuel dégaïté : la double stratégie de l'attachement et du détachement», *Sociologie du travail*, n°41, 65-78.
- Callon M., Latour B. (1991), *La science telle qu'elle se fait. Anthologie de la sociologie des sciences de langue anglaise*, Paris, La Découverte.
- Coulon A. (1996), *L'ethnométhodologie*, Paris, PUF [1987].
- Durkheim E. (1988), *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Flammarion.
- Francis D., Hart C. (1997), «Narrative Intelligibility and Membership Categorization in a Television Commercial», in Hester S. & Eglin P., *Culture in Action. Studies in Membership Categorization Analysis*, Washington, International Institute for Ethnomethodology and Conversation Analysis & University Press of America, 123-151.
- Garfinkel H & Sacks H. (1970), «On Formal Structures of Practical Actions», in McKinney J. and Tiryakian E., *Theoretical Sociology. Perspectives and Developments*, New York, Appleton-Century-Crofts, 337-366.
- Garfinkel H. (1967), *Studies in ethnomethodology*, New Jersey, Prentice-Hall.
- Garfinkel H. (1991), «The curious seriousness of professional sociology», *Les Formes de la Conversation*, 1, 68-78.
- Garfinkel H. (2001), «Le programme de l'ethnométhodologie», in De Fornel M., Ogien A., Quéré L., *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris, La Découverte, 31-55.
- Latour B. (1995), *La Science en action*, Paris, Gallimard [La Découverte, 1989].
- Quéré L. (1985), «Arguments ethnométhodologiques. Présentation», *Problèmes d'Epistémologie en Sciences Sociales*, n°3, 1-4.
- Quivy R., Vancampenhoudt L. (1988), *Manuel de recherche en sciences sociales*, Paris, Dunod.
- Rose E. (1960), «The English record of a natural sociology», *American Sociological Review*, n°25 : 2, 193-208.
- Schutz A. (1987), *Le chercheur et le quotidien. Phénoménologie des sciences sociales*, Paris, Klincksieck.
- Sharrock W. (1974), «On Owning Knowledge», in Turner R. (1974), *Ethnomethodology*, Harmondsworth, Penguin, 45-53.
- Watson R. (1994), «Catégories, séquentialité et ordre social. Un nouveau regard sur l'œuvre de Sacks», *Raisons pratiques*, n°5, 151-184.
- Weber M. (1963), *Le savant et le politique*, Paris, UGE 10/18 [Plon, 1959].